

Gilles Marmasse,
Maître de conférences à l'Université de Paris IV - Sorbonne

Le grand homme est-il trompé ?

Certains commentateurs lisent la théorie hégélienne de l'histoire comme si le grand homme était manipulé par une « raison » qui s'appuierait sur ses passions pour réaliser des buts essentiellement dissimulés. À la limite, il ne serait qu'une marionnette aux mains d'une instance qui tirerait parti de son absence de lucidité pour le manœuvrer. La raison hégélienne serait donc apparentée à la volonté schopenhauerienne, qui fait naître chez l'individu l'illusion en vertu de laquelle il regarde comme un avantage personnel ce qui, en fait, n'est bénéfique qu'à l'espèce. Ou bien l'action historique chez Hegel serait soumise à une main invisible comme entité à la fois occulte et réellement existante, une entité qui produirait des effets non voulus pour eux-mêmes mais profitables pour tous¹.

Cependant on se demande comment les exégèses en question sont compatibles avec ce propos de la *Raison dans l'histoire* : Les individus historiques « connaissent et veulent leur œuvre parce qu'elle correspond à l'époque. [...] Leur affaire est de connaître l'universel, le stade nécessaire et supérieur où est parvenu leur monde ; ils en font un but et lui consacrent leur énergie. L'universel qu'ils ont accompli, ils l'ont puisé en eux-mêmes. [...] Le droit est de leur côté parce qu'ils sont lucides (*sie sind die Einsichtigen*) : ils savent quelle est la vérité de leur monde et de leur temps. [...] Ils sont ceux qui, dans leur monde, sont les plus lucides : ils savent le mieux ce qui est à faire. »² Justement, comme on l'a rappelé au chapitre précédent, Hegel proteste avec énergie contre la psychologie des maîtres d'école ou des valets de chambre, selon laquelle les grands hommes ne poursuivent subjectivement que des buts mesquins. Le philosophe récuse, avant la lettre, toute analyse « soupçonneuse » et la renvoie à son tour à la médiocrité de ceux qui la défendent³. En réalité dit-il, Alexandre n'était pas simplement entiché de conquêtes mais désirait bel et bien faire advenir le monde grec à lui-même en assujettissant le monde oriental. De même, César ne cherchait pas simplement l'honneur et la puissance mais il aspirait à la transformation des institutions vermoulues de la république romaine. C'est pourquoi il « peut être présenté comme un modèle de finalité romaine, [et] prenait ses décisions avec la raison la plus exacte, les exécutant de la façon la plus active et la plus pratique, sans autre passion »⁴.

La difficile notion de passion historique se réfère, à la fois, à la perspicacité et à la finitude du grand homme : « Les grands hommes savent donc ce dont le temps a besoin, ils le veulent et ne trouvent qu'en cela leur satisfaction. Ils sont donc tels qu'en cela ils satisfont leur propre concept, et c'est ainsi que ce concept apparaît comme leur passion. »⁵ La raison dans l'histoire n'est pas distincte des grands hommes, mais se trouve en eux, car ils incarnent ses buts. La notion de ruse de la raison⁶ signifie alors que la rationalité de l'histoire est finie. En rendant effective dans les institutions l'idée qu'il se fait de l'esprit, un grand homme ne cherche pas à produire le bien du monde entier mais seulement le bien de son peuple : « Ces

¹ Cf. par exemple l'analyse de Luc Ferry, *Philosophie politique*, t. 2, *Le système des philosophies de l'histoire*, Paris, PUF, 1984, p. 53-88.

² *La Raison dans l'histoire*, éd. cit. p. 98, trad. cit. p. 121-122 (une partie du texte a été omise par le traducteur).

³ Soyons plus précis : les valets de chambre observent à juste titre les dispositions mesquines des grands hommes. Mais ils ont le tort de ne pas voir, en outre, le sens du bien commun qui idéalise ces dispositions. Cf. la *Phénoménologie*, *W.* 3, 488-490, trad. cit. p. 552-554.

⁴ *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, *W.* 12, 379, trad. cit. p. 241.

⁵ *Leçon sur la philosophie de l'histoire 1822/23*, Introduction, éd. cit. p. 70.

⁶ Une notion dont on ne saurait nier l'importance, mais dont il faut aussi souligner qu'elle n'apparaît ni dans les deux introductions autographes à la philosophie de l'histoire qui nous sont parvenues, ni dans la *Leçon* de 1822/23...

déterminations universelles (du droit, du devoir, etc.) qui guident les buts et les actes ont un contenu déterminé. Chaque individu est le fils de son peuple à une certaine étape de son développement.»⁷ C'est pourquoi la libération politique du monde ne se produit pas entièrement ni d'un coup, mais successivement et par accumulation de progrès partiels et provisoires. Pour autant, c'est consciemment que chaque peuple assure un progrès réel, quoique limité, de l'histoire. À la fois, le progrès est seulement fini, donc destiné à être nié, et il est réellement un progrès. Le thème de la ruse de la raison n'est en fait qu'une application du thème général de la particularisation. Dans l'esprit objectif cependant, ce thème prend un relief spécifique. À la différence de ce qu'on observe dans l'esprit absolu en effet, le particulier n'y est pas la réalisation d'une raison universelle qui s'exprimerait en lui comme telle et souverainement. Mais l'universel est disjoint entre des moments mutuellement contradictoires. Il n'en reste pas moins que la $\text{O}^*\text{I}^{\text{O}}\text{I}^{\text{O}}\text{I}^{\text{O}}\text{I}^{\text{O}}$ de la raison ne connote pas l'intervention mystificatrice d'une instance cachée, mais simplement le caractère itératif, irréfléchi et à chaque fois borné du progrès historique. Elle ne signifie pas la tromperie mais la finitude.

On peut encore dire les choses ainsi. Certes, le dessein politique du grand homme se confond avec son ambition personnelle. Mais l'erreur des valets de chambre, qui sont d'une certaine manière kantien, est de croire qu'il y a une opposition entre le contentement individuel et la grandeur de l'agir⁸. Car c'est le contraire qui est vrai : dans la mesure où l'homme aspire à la liberté rationnelle, il s'accomplit lui-même et se satisfait en agissant conformément à la raison libérante⁹. Il n'y a ici aucune manipulation à dénoncer, mais simplement, aux yeux de Hegel, cette vérité que « les hommes ne prennent aucune part à l'universel s'ils n'y trouvent pas leur intérêt personnel »¹⁰. N'importe quel citoyen est à la fois heureux en tant que tel et utile à son peuple. Cependant, puisqu'il s'agit de l'esprit seulement objectif, le grand homme ne fait pas advenir le bien de son peuple de manière souveraine, comme par exemple le philosophe élabore sa doctrine en vertu de la puissance sans bornes de la pensée théorique, mais au moyen de ses seules actions finies. Or ces dernières entretiennent inévitablement un rapport d'opposition à d'autres actions finies. C'est pourquoi Hegel insiste tant sur le caractère laborieux de l'action historique : « Ils ont eu peut-être du mal à aller jusqu'au bout de leur chemin ; et, à l'instant où ils y sont arrivés, ils sont morts – jeunes comme Alexandre, assassinés comme César, déportés comme Napoléon.»¹¹ Par ailleurs, dans la mesure où l'action historique n'est pas souveraine, elle produit des effets non prévus. Hegel retrouve ici le thème des malédictions de l'action examiné dans le chapitre sur la moralité des *Principes de la philosophie du droit*. L'exemple proposé, celui de l'incendie qui se propage et provoque un malheur que l'incendiaire lui-même n'avait pas prémédité, montre bien, cependant, que nous sommes au plus loin d'une théorie de la manipulation par une raison cachée ou d'une théorie de la main invisible. En réalité, c'est contre la contingence que doit batailler l'homme historique¹².

Le concept de la ruse de la raison marque donc l'impuissance momentanée de la raison, incapable de se faire valoir de manière souveraine, et réduite à agir de manière indirecte et inéluctablement incomplète. Il nomme ce fait que le monde de l'histoire est gouverné par la volonté seulement finie des grands hommes. Nous retrouvons donc bien ici le schème de la « téléologie objective » présenté dans la *Science de la logique*, et à l'occasion

⁷ *La Raison dans l'histoire*, éd. cit. p. 95, trad. cit. (modifiée) p. 119.

⁸ Cf. *ibid.*, éd. cit. p. 102, trad. cit. p. 126.

⁹ Cf. les *Principes de la philosophie du droit*, R. du § 294, *W.* 7, 462, trad. cit. p. 391.

¹⁰ *Vorlesungen über Naturrecht und Staatswissenschaft 1817-1818*, hrsg. von C. Becker, W. Bonsiepen, etc., trad. *Leçons sur le droit naturel et la science de l'État 1817-1818*, par J.-Ph. Deranty, Paris, Vrin, 2002, p. 213.

¹¹ *La Raison dans l'histoire*, éd. cit. p. 100, trad. cit. p. 124.

¹² Cf. l'analyse de B. Mabille, *Hegel, l'épreuve de la contingence*, *op. cit.* p. 163-169 et celle de Ch. Bouton, *Le procès de l'histoire. Fondements et postérité de l'idéalisme historique de Hegel*, Paris, Vrin, 2004, en particulier p. 133-166.

duquel Hegel fournit l'élucidation la plus complète de la ruse de la raison¹³. De même que le but téléologique est particulier et n'est pas dérivé d'un principe infini, il n'y a pas, au delà des grands hommes, un esprit infini qui tirerait les ficelles de l'histoire. Car l'esprit du monde n'est constitué que des peuples particuliers. C'est pourquoi l'histoire politique est fondamentalement décevante, et, à la différence de l'esprit absolu, ne produit aucune libération véritable.

(Faisons une brève remarque sur le thème de la « fin de l'histoire ». Certes, pour Hegel, nous sommes à la fin de l'histoire, au sens où l'État moderne rend libres les citoyens. Mais la réalisation de cette fin dans la pluralité des États du monde relève du mauvais infini et se trouve en butte aux hasards immaîtrisables du monde objectif. L'accomplissement de l'histoire est atteint avec l'État moderne tout comme l'accomplissement de la nature est atteint avec l'organisme vivant. Mais confondre cette *energeia* avec une interruption est absurde, puisqu'elle consiste, à l'opposé, dans la plénitude d'une activité. Allons plus loin : de même que l'organisme vivant est mortel et se réalise seulement comme individu fini, l'État historique est voué à la corruption et n'existe qu'à même les peuples singuliers. L'accomplissement de l'histoire reste affecté de la finitude qui caractérise l'esprit objectif : il ne se réalise que de manière à chaque fois partielle et sur le mode de la répétition ininterrompue. Le caractère irréductible de la différence entre normes et faits, ou encore entre gouvernants et gouvernés, est un signe supplémentaire de la finitude de la sphère étatique. L'idée, répandue notamment par K. Löwith¹⁴, selon laquelle le hégélianisme serait une sorte de transposition sécularisée de la vision de l'histoire élaborée par le christianisme, bref l'idée selon laquelle on pourrait interpréter la fin de l'histoire en termes eschatologiques, en termes de parousie, est discutable. Car elle n'est ni un arrêt de l'histoire, ni une sortie hors de celle-ci. Comme télos visé et rendu effectif, elle est simplement un accomplissement immanent, qui implique une vie adéquate en son genre.)

Parce que le grand homme n'est pas un philosophe, il ne peut appréhender son action sur un mode conceptuel et comme un moment de l'histoire universelle. Telle est son ignorance : « La conscience n'est pas encore à même de saisir quelle est la pure fin de l'histoire, le concept de l'esprit. Ce concept n'est pas encore le contenu du besoin et de l'intérêt de la conscience. » Mais, si le grand homme ignore le sens philosophique de son action, il n'est pas aveuglé par ses passions. Celles-ci ne sont que l'énergie avec laquelle il poursuit, indissociablement, son bien propre et la réalisation du bien historique. Les hommes d'État sont essentiellement lucides et leur succès tient à ce que les peuples reconnaissent la validité de leurs projets : « Les autres doivent leur obéir [aux grands hommes] parce qu'ils le sentent [que ce qu'ils font est conforme au droit]. »¹⁵ Hegel emploie régulièrement la notion d'inconscience (*Bewusstlosigkeit*)¹⁶. Cependant cette notion désigne alors, non pas une dimension censurée ou mystifiée du savoir, mais une connaissance inchoative. Par opposition au savoir achevé, elle renvoie au savoir instinctif. Il y a une inconscience du grand homme par rapport au philosophe, et par ailleurs une inconscience du peuple par rapport au grand homme. En premier lieu, on peut dire que les grands hommes sont inconscients en tant qu'ils n'ont pas de connaissance spéculative de la vérité philosophique : « De tels individus n'avaient pas, en ce qui concerne leurs fins, conscience en général de l'Idée ; mais ils étaient des hommes pratiques et politiques. »¹⁷ En second lieu, on peut dire également que le peuple

¹³ Cf. l'*Encyclopédie* I, Add. des § 209 et 212.

¹⁴ Cf. K. Löwith, *Histoire et salut*, trad. J.-F. Kervégan et alii, Paris, Gallimard, 2002.

¹⁵ *La Raison dans l'histoire*, éd. cit. p. 98. Cette phrase est omise dans la traduction de K. Papaioannou.

¹⁶ Cf. par exemple l'*Encyclopédie* III, Add. du § 389, *W.* 10, 45, trad. cit. p. 405.

¹⁷ *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, *W.* 12, 46, trad. cit. p. 35. Ce thème de l'ignorance du sens universel d'une figure est mis en avant à propos de la conscience naturelle dans l'introduction de la *Phénoménologie* : « La naissance du nouvel objet [...] s'offre à la conscience sans qu'elle sache comment cela lui arrive. [Cela] se déroule pour nous en quelque sorte dans son dos (*hinter seinem Rücken*). » (*W.* 3, 80, trad. cit. p. 129) Le devenir

est quant à lui inconscient de ce qui est nécessaire. Le rôle du grand homme est alors de le révéler à lui-même. Le savoir et le vouloir de la liberté s'établissent dans le peuple par son entremise : le grand homme transforme le peuple en incarnant de manière adéquate son vouloir, un vouloir que ce dernier ne connaît tout d'abord que de manière obscure. Le devenir du peuple est le passage du non-savoir de soi à l'auto-contemplation apaisée, illustrée par l'image de la vieillesse¹⁸. Mais le succès même des grands hommes prouve que ce qu'ils rendent manifeste était déjà obscurément connu de leurs concitoyens : « Car [les grands hommes] savaient le mieux ce dont il s'agissait ; et cela les autres l'ont ensuite bien plutôt appris d'eux et l'ont trouvé bon d'après eux [...]. Car l'esprit plus avancé n'est autre que l'âme intérieure de tous les individus. Cette intériorité inconsciente (*bewusstlose Innerlichkeit*), les grands hommes leur en font prendre conscience. C'est pourquoi les autres suivent ces conducteurs d'âmes, car ils éprouvent la puissance irrésistible de leur propre esprit intérieur qui vient à leur rencontre. »¹⁹ Le peuple n'a qu'une connaissance instinctive de ce que le temps exige et le grand homme agit en éducateur politique. Encore une fois, il n'y a ici aucune tromperie.

De ce point de vue, l'analogie entre la nature et l'histoire des États est claire : dans les deux cas, il n'y a pas d'instance totalisante qui gouvernerait, de l'intérieur ou de l'extérieur, les phénomènes naturels ou l'agir des peuples menés par les grands hommes. C'est cette absence de principe unificateur qui constitue la faiblesse de l'une et l'autre sphère. De même que la nature est non rationnelle, l'histoire *n'est que* rusée, au sens où elle n'est pas gouvernée par une raison universelle mais seulement par la raison particularisée des peuples menés par les grands hommes. En tant qu'esprit, tout peuple est rationnel, mais, en tant qu'esprit unilatéral, il représente une forme déficiente de rationalité. Selon l'interprétation que nous citons ci-dessus, d'une part les grands hommes seraient aveuglés par leurs inclinations, d'autre part il existerait une instance infiniment intelligente et puissante qui les manipulerait au moyen de ces inclinations. Selon notre interprétation en revanche, si les grands hommes sont lucides, néanmoins leur raison est finie, car elle est toujours liée à un intérêt particulier.

Il n'en reste pas moins que la théorie hégélienne de l'histoire se signale par le crédit qu'elle accorde à la perspicacité des grands hommes. Dans l'économie générale de l'esprit objectif, ils représentent un sommet, puisque leur savoir et leur vouloir s'étend à la totalité de leur peuple – au lieu, comme dans les moments antérieurs, de se cantonner à la seule propriété, ou à l'agir subjectif, ou à la famille, etc. Les grands hommes, dit Hegel, font eux-mêmes l'histoire parce qu'ils ont conscience de ce que requiert leur temps : « Les actions ne doivent pas être un matériau ou un moyen extérieur par lesquels l'Idée se réalise. Car les individus disposent du savoir et de la volonté, ils exigent de ne pas seulement réaliser ce que veut un bel enchantement. Ils réclament à juste titre de ne pas simplement servir de moyen. »²⁰

Gilles Marmasse, *Penser le réel – Hegel, la nature et l'esprit*, Paris, Kimé, 2008, pp. 60-65.

phénoménologique de l'esprit est une vaste ruse, au sens où le progrès n'est pas assuré par le savoir absolu lui-même mais seulement par le savoir apparaissant.

¹⁸ Cf. la *Leçon sur la philosophie de l'histoire 1822/23*, Introduction, éd. cit. p. 46-48.

¹⁹ *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, W. 12, 46, trad. cit. (légèrement modifiée) p. 35-36.

²⁰ *Leçon sur la philosophie de l'histoire 1822/23*, Introduction, éd. cit. p. 60-61.